

---

## BARBARIE DES LÉGISLATIONS

---

Et l'homme?

N'a-t-il pas à se conduire lui-même, à se perfectionner, à élever ses enfants? L'espèce humaine ne forme-t-elle pas des sociétés qui ont également besoin d'une direction?

Oui, sans doute, mais, en ce qui concerne l'homme, tout cela est complètement réglé. Il n'a qu'à se mouvoir docilement dans la voie que Dieu a pris soin de lui tracer. Les prêtres, les métaphysiciens, les législateurs lui ont montré sa ligne de conduite. Tout irait très bien s'il n'y avait pas de malheureux instincts de rébellion qui se manifestent trop souvent et qu'on est obligé de réprimer.

Voilà ce que répondrait peut-être un revenant du moyen âge. Il me semble pourtant, sans vouloir choquer personne, que ni les prêtres, ni les métaphysiciens, ni les législateurs qui ont réglé la conduite des hommes et des peuples, ne possédaient la science infuse. Même si l'on envisage exclusivement les intentions désintéressées et morales des artisans de nos codes, on ne peut s'empêcher de comparer leurs efforts à ceux des médecins qui, de tout temps, ont eu aussi pour but une action bienfaisante, mais dont l'art, cependant, a été plus souvent nuisible qu'utile tant qu'il n'a pas été éclairé par la science. L'art de diriger et de régler la conduite des hommes a pu avoir, comme la médecine et l'hygiène, des Hippocrate, des Galien et des Esculape; il a pu ac-

quérir par le tâtonnement et l'empirisme une foule de notions et de pratiques utiles, voire même de bons principes, de même que la médecine a pu trouver, sans le secours de la science, ses onguents et ses tisanes, les cataplasmes, les vésicatoires et les purgatifs, sans parler des préceptes hygiéniques souvent excellents. Mais, d'autre part, les peuples ont été souvent exploités comme de vulgaires troupeaux; ils ont subi des lois et adopté des coutumes basées sur tout autre chose que leur intérêt éclairé par la science, de sorte que beaucoup de lois actuelles pourraient bien être un produit de l'ignorance ou de la barbarie et ne se maintenir que par la force de l'habitude, par l'inertie et la routine, aidées de la violence. Avec l'imitation, l'habitude, l'éducation et une forte police, il n'est si mauvais code qui ne puisse durer un certain temps, quelle que soit la somme de malheurs et de souffrances qu'il engendre.

L. MANOUVRIER.

(*L'Anthropologie et le Droit*, p. 7; 1 broch. chez V. Giard et E. Brière, éditeurs, 16, rue Soufflot.)

*Leur joie est d'égorger d'abord qui les réveille.  
Du firmament nouveau contemple la merveille,  
Sans convier personne à ton ravissement.*

*Vers l'Orient levé marche d'un pas agile,  
Mais furtif, en silence, et solitairement,  
Et garde le secret du futur Evangile.*

*Mais qui leur chantera l'annonce des matins,  
A ceux qui vivent sous des ténèbres d'éclipse ?  
L'éleusienne arrêt, la claire Apocalypse,  
Qui leur en ouvrira les huis adamantins ?*

*En ce temps de ferveur âpre et de cris lointains,  
Malheur au sourd-muet du moi, honte au solipse !  
Non. Claironne sans peur, et parle sans ellipse.  
Dévoile Isis. Que tous boivent à ses tétins !*

*Debout ! J'ai vu le jour. Il est proche, vous dis-je.  
Mes frères, avec moi courez vers ce prodige :  
Je ne veux pas jouir de l'aurore tout seul.*

*Sous vos réveils cruels qu'importe si je tombe !  
Réveillez-vous ! J'aurai l'aurore pour linceul  
Et le dieu nouveau-né pleurera sur ma tombe.*

cution,  
qu'édite la Société internationale pour la Paix  
(Union lombarde) qui siège à Milan, Portici Set-  
tentrionali, 21.

Grande œuvre, s'il en fut, et noble suprême-  
ment, qui relie toutes les castes, comme elle ré-  
jouit tous les cœurs ! Œuvre pie autant que  
l'était, à Florence, celle des Frères de la Merci ;  
mais qui assiste les vivants, les pauvres vivants,  
de préférence aux morts inertes ! Œuvre fémi-  
nine par excellence, à qui s'attellent, là-bas,  
nombre de mères, de sœurs, de fiancées, d'épou-  
ses, d'amantes, que, chez nous, beaucoup de-  
vraient imiter ! Œuvre à qui le ciel sourit, en qui  
la terre espère, œuvre sainte, œuvre bénie !

C'est à elle que je songe, ces trois jours, parmi  
les rumeurs de défaite ; tandis que saigne, du plus  
haut de sa fierté et du plus profond de ses flancs,  
la malheureuse Italie.

Dix mille victimes, tant tués que blessés ou  
disparus ! Trois généraux morts ; soixante-douze  
canons, deux drapeaux tombés au pouvoir de  
l'ennemi !

Mais j'avoue que les étendards ou l'artillerie  
me paraissent infiniment secondaires, engins de  
destruction, emblèmes conventionnels — si  
négligeables auprès de ces dix mille fils de la  
femme, étendus sans vie ou sans forces sur le  
sol africain !

L'ennemi ! A celui-là aussi je pense, cet  
extraordinaire Ménélik qui entend vivre libre ou  
vécurent ses pères et défendre son territoire  
contre le pas de l'étranger.